

Sudhir Hazareesingh, *Ce pays qui aime les idées. Histoire d'une passion française*, Flammarion, 2015

Marjorie Alaphilippe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2034>

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Marjorie Alaphilippe, « Sudhir Hazareesingh, *Ce pays qui aime les idées. Histoire d'une passion française*, Flammarion, 2015 », *La Révolution française* [En ligne], 14 | 2018, mis en ligne le 18 juin 2018, consulté le 20 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2034>

Ce document a été généré automatiquement le 20 juin 2018.

© La Révolution française

Sudhir Hazareesingh, *Ce pays qui aime les idées. Histoire d'une passion française*, Flammarion, 2015

Marjorie Alaphilippe

- 1 « Et les idées Madame Taubira, les idées ? » scande Léa Salamé face à l'ancien garde des Sceaux, déplorant la victoire des idées réactionnaires sur les idées progressistes incarnées par Christiane Taubira : les deux femmes concluent à la défaite culturelle, précisément parce que les idées, d'une manière générale, reculent¹. Incontestablement, les idées sont omniprésentes dans les débats français et ce sont elles qui font l'objet de l'ouvrage de Sudhir Hazareesingh, *Ce pays qui aime les idées. Histoire d'une passion française* (Flammarion, 2015). Récompensé par le grand prix du livre d'idées 2015, décerné par la rédaction de *Panorama des idées*, l'ouvrage est celui d'un historien britannique professeur de politique française à Oxford. Dans un court avant-propos, Sudhir Hazareesingh revient sur les origines de sa francophilie, de son enfance à l'île Maurice à son ancrage parisien actuel, et annonce son intention : cerner les spécificités de l'« univers intellectuel français² ». Et c'est avec bienveillance et lucidité qu'il mène son étude.
- 2 L'introduction précise : « Il s'agit ainsi de montrer comment et pourquoi les activités de l'esprit occupent en France une place si importante dans la vie publique [et] d'identifier leurs [aux Français] concepts, paradigmes et modes de raisonnement privilégiés ainsi que leurs formes rhétoriques de prédilection³. » L'auteur en donne ensuite un avant-goût, à partir du regard que les Français portent sur eux-mêmes : ils ont le sentiment d'être « des penseurs particulièrement créatifs [...], de faire preuve d'une clarté d'expression exceptionnelle⁴ », d'être « un peuple qui réfléchit⁵ », d'où le prestige qu'ils accordent à la culture⁶. Enfin, ils ont une certaine prétention à réfléchir pour le reste du monde, depuis la Révolution⁷.
- 3 L'ambition de l'ouvrage est de faire « un récit unique et synthétique, à la fois sérieux et divertissant, [de] l'histoire des idées françaises, en parcourant de nombreux sujets à travers différentes époques⁸. » La méthode adoptée est celle d'un catalogue sélectif et raisonné des auteurs et des textes clefs qui permettent de cerner la pensée française, allié

à une approche des fondements institutionnels et des lieux où s'élabore cette pensée, « sans oublier cafés et brasseries, bastions de la vie intellectuelle depuis le milieu du XIX^e siècle⁹ », symboles pris pour cibles lors des attentats du 13 novembre 2015. Ainsi, tandis que les travaux sur l'histoire intellectuelle française se focalisent surtout sur les idées politiques¹⁰, sur une pensée particulière (la pensée marxiste par exemple) et sur l'histoire des intellectuels en tant que groupe sociologique¹¹, l'approche globale de Sudhir Hazareesingh est originale. Le pessimisme qui a envahi la pensée française ces dernières années la rendait nécessaire.

- 4 Le développement s'ouvre sur la place prééminente de Descartes et du cartésianisme dans la pensée française, lesquels renvoient à « une forme de raisonnement fondé sur la clarté logique et la recherche de la certitude¹². » L'auteur souligne la diversité des interprétations et des usages du cartésianisme par les philosophes du XIX^e siècle : « célébration de la science pour les positivistes, exercice de la raison, autonomie de la morale pour les républicains¹³. » À la fin de la Troisième République, le rationalisme républicain, incarné par le philosophe Alain, est à son apogée. Mais la blessure de 1870 et les deux guerres mondiales conduisent également à l'émergence d'un « nationalisme cartésien¹⁴ ». D'ailleurs, « l'esprit de Descartes hante l'imaginaire collectif de la Résistance¹⁵. » Une autre forme de cartésianisme est au cœur de l'existentialisme de Sartre, Camus et Simone de Beauvoir. Enfin, le Parti communiste fait une lecture particulière de Descartes et est partagé entre « différentes conceptions communistes de la raison¹⁶. » Descartes est donc devenu et resté un symbole national parce que sa doctrine a été utilisée par la plupart des courants intellectuels de l'époque contemporaine¹⁷, plaçant ainsi la raison au cœur de la pensée française.
- 5 Si les Français ont l'amour de la raison, ils n'en sont pas moins fascinés par l'occultisme. Dès le XVIII^e siècle, la pensée des Lumières reste empreinte de théologie chrétienne et l'illuminisme de Louis-Claude de Saint-Martin fait nombre d'adeptes. Le mesmérisme des années 1780 séduit La Fayette comme Brissot, et « la dimension mystique de l'idéologie politique radicale est une caractéristique majeure de la pensée et de l'action des révolutionnaires français dans les années 1790¹⁸. » Les fêtes révolutionnaires, comme le culte des martyrs de la Révolution, en témoignent. Le culte napoléonien est un autre exemple de cette fascination française pour le mystique, tandis que les pratiques spiritualistes de Victor Hugo rappellent que « le spiritisme connut son apogée en France entre le milieu du XIX^e siècle et la période de la Grande Guerre¹⁹. » Saint-Simon et ses disciples eurent aussi leur mysticisme, tout comme les positivistes. Au final, les Français sont fascinés par l'occultisme parce qu'il se marie bien à certains traits de la pensée française, et surtout à son progressisme, entre quête de l'harmonie et croyance en la perfectibilité de l'homme. Cette fascination révèle « la relation étroite entre le domaine du rationalisme et celui de la spiritualité [...] : la distinction classique entre "raison" et "foi religieuse" n'a qu'une valeur relative²⁰. »
- 6 La pensée française se caractérise également par une certaine « disposition à l'utopie²¹ ». Omniprésents dans la pensée de Rousseau, dont l'influence est décisive, les motifs utopiques courent également sous la plume de Louis-Sébastien Mercier, auteur de *L'An 2440* (1770)²². La pensée utopique du XIX^e siècle s'exprime ensuite à travers les idées de Charles Fourier, qui, outre leur influence sur « la pensée des républicains radicaux, des socialistes et des anarchistes », « portaient en germe une sensibilité libertaire et anti-autoritaire qui demeure un trait constant de la pensée progressiste moderne »²³. En outre, « une puissante tradition républicaine d'utopisme égalitaire apparut dans la France du

XIX^e siècle²⁴ », incarnée par Jules Ferry, mais aussi par les figures de la cause féminine, d'Olympe de Gouges à Juliette Adam. La pensée de Louis Blanc et de Proudhon et le *Voyage en Icarie* de Cabet (1840) sont aussi des expressions de la pensée égalitariste française. D'autres projets utopiques aspirent à la fraternité universelle, de Kant aux événements de 1848 et aux États-Unis d'Europe de Victor Hugo. Mais l'échec de la Commune de 1871 et l'expansion coloniale convertissent le régime républicain au nationalisme. C'est avec le Parti Communiste français du XX^e siècle, fasciné par le modèle soviétique, que la pensée utopique est à son apogée. *In fine*, « ce que la puissance, la diversité et la longévité des idéaux utopiques mettent en lumière, c'est une autre dimension fondamentale de la pensée moderne française : le prodigieux pouvoir de l'imagination²⁵. » Malgré les controverses dont il a fait l'objet, notamment dans ses rapports au despotisme totalitaire, le raisonnement utopique n'a cessé d'accompagner les schémas de pensée républicains.

- 7 La science occupe également une place majeure dans la pensée française depuis le XVIII^e siècle. En effet, « les sciences connaissent une expansion prodigieuse à partir des années 1750²⁶ », non sans implications intellectuelles : « la science est ainsi au cœur des débats intellectuels majeurs de la fin du XVIII^e siècle qui culmineront avec la Révolution²⁷. » Comme le montre l'exemple de *L'Homme machine* (1747) de La Mettrie, il n'y a alors pas de « ligne de démarcation bien nette entre science rationaliste et croyances surnaturelles²⁸ ». Les conceptions de la nature des grands philosophes des Lumières en témoignent également. À la fin du siècle, les sciences naturelles triomphent et rejoignent les « idéaux de transformation et de régénération²⁹ » du début de la Révolution. Par la suite, Napoléon encourage la science, suivant sa conception du progrès « technique et utilitariste³⁰ ». Au début du XIX^e siècle, Auguste Comte incarne bien le goût français pour les « synthèses théoriques unificatrices³¹ » lorsqu'il fait entrer la société humaine dans l'âge du positivisme scientifique. Il est la dernière figure de l'encyclopédisme à l'ambition globalisante, puisque lui succèdent des écoles de pensée plus spécialisées. Mais son héritage est pluriel, de l'histoire à la sociologie, et aux républicains du second XIX^e siècle dont « l'esprit d'optimisme généralisé » guide les réformes éducatives³². « La place de la science dans la vie publique française a décliné notablement à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle³³ » et c'est une vision plus ambiguë du progrès qui s'exprime dans les romans de Zola et de Jules Verne. À certains égards, la création de l'École nationale d'administration en 1945, qui répond au projet de « confier l'administration de l'État à une élite spécialement formée³⁴ », est emblématique de la place de la science dans la pensée française.
- 8 Sudhir Hazareesingh souligne également « la passion des Français pour les divisions schématiques et l'apparente clarté de la partition de l'espace politique³⁵ » entre gauche et droite, régulièrement contestée et remise en cause³⁶. « Idées progressistes » contre « idées réactionnaires » : les Français sont bel et bien obsédés par le binaire. Après avoir montré que la bipolarisation de la vie politique française est, au XIX^e siècle, moins une réalité qu'une construction mentale, révélatrice du fonctionnement de la pensée française, Sudhir Hazareesingh revient sur la naissance des concepts de droite et de gauche en 1789. Il montre comment la Révolution « légua une doctrine à la gauche et une contre-doctrine à la droite³⁷ », puis s'attarde sur la pensée contre-révolutionnaire. À l'époque contemporaine, tandis que le discours de la droite est celui de la défense de l'ordre politique et social, celui de la gauche promeut le mouvement, le changement, vers plus de démocratie et d'universalisme, quitte à ce que la lutte mène à la rupture, comme en mai 1968. Mais, si l'héritage de la Révolution donne aux hommes de gauche le

sentiment d'avoir une histoire commune, la gauche est en réalité intellectuellement désunie, comme le montre la récurrence du thème de « la gauche en miettes ». L'idée de nation est particulièrement révélatrice de « la complexité du clivage droite-gauche³⁸ » : comme idée de gauche, de la Révolution à la Troisième République, la nation est une assimilation de citoyens partageant des valeurs communes et vouée à se diffuser, suivant la « mission civilisatrice » des temps de la colonisation³⁹. Cependant, à la fin du XIX^e et au XX^e siècle, l'idée de nation est récupérée par la doctrine révolutionnaire et nourrit le nationalisme de l'Action française et de Vichy. Le discrédit dans lequel ce régime plonge la droite la conduit à une « transformation idéologique radicale⁴⁰ », empruntant valeurs républicaines et démocratiques à la gauche. Pourtant, la bipolarisation droite-gauche subsiste, tant dans la représentation nationale que dans l'imaginaire collectif, parce qu'elle a encore « un attrait sentimental et symbolique⁴¹ ». Par exemple, le mythe de « forces sinistres cherchant à détruire le tissu social français⁴² » reste omniprésent dans le discours de la droite, du « péril rouge » aux immigrés en passant par la minorité juive. La figure de l'homme providentiel est également une constante⁴³, tandis que la gauche s'appuie sur le mythe fondateur du peuple, hérité de 1789. Mais elle exalte aussi la diversité des sensibilités et des cultures de la nation française. « Être de gauche signifiait être l'ami du peuple⁴⁴ », contre le tyran, le clerc et le bourgeois. Plus récemment, malgré les périodes de cohabitation, le clivage droite-gauche reste d'actualité dans leur recours à des abstractions négatives. La gauche se rassemble autour de l'antilibéralisme et de l'anticapitalisme, et la droite, du providentialisme sarkozyste à la rhétorique lepéniste, autour de l'image d'une effrayante désintégration nationale.

- 9 D'autre part, Sudhir Hazareesingh montre comment le droit du sol français, loué par Ernest Renan, construit un imaginaire collectif national et influence « la façon dont les Français se considèrent de nos jours⁴⁵ ». L'attachement au milieu local reste pourtant très fort au XIX^e siècle et la vie provinciale est tantôt méprisée, tantôt valorisée par les élites intellectuelles. Les sociétés savantes provinciales se focalisent sur l'étude des histoires, du patrimoine et des coutumes locales pour mieux « nourrir un authentique sentiment d'appartenance nationale⁴⁶ ». Le regard porté sur la province au XIX^e siècle soutient également le débat sur la décentralisation administrative. Ainsi, « l'identité française ne s'est pas [...] construite par opposition à des attachements locaux [...], mais par complémentarité » : il y a un « double sentiment d'appartenance », à la petite et à la grande patrie⁴⁷. Ce jeu à double échelle se traduit, sous la Troisième République par exemple, par la diffusion du manuel scolaire d'Augustine Fouillée *Le Tour de France par deux enfants* (1877) et par la commémoration du 14 juillet, qui célèbre autant la Fête de la Fédération que la prise de la Bastille : « Le souvenir de la Révolution était ainsi idéalisé et réinventé, le désir de fraternité présenté comme une quête d'unité nationale et, dans cette réinterprétation spectaculaire de l'histoire, la République n'était plus célébrée comme une rupture, mais comme le point d'aboutissement suprême d'un long processus de construction de la nation entrepris par les monarques successifs⁴⁸. » Cependant, les progressistes de la seconde moitié du XIX^e siècle contestent ces festivités édulcorées pour mieux raviver, surtout, le souvenir de la Commune, réécrivant l'histoire à leur tour : « Au début du XX^e siècle, la Commune est donc devenue, pour l'imaginaire progressiste, le point de focalisation alternatif de l'histoire révolutionnaire française⁴⁹. » En outre, de Lamartine au mouvement Félibrige de Frédéric Mistral, cohabitent républicanisme et régionalisme, et finalement des sentiments d'appartenance multiples. Au début du XX^e siècle émerge toutefois une image idéale de l'identité française, un « consensus général

pour dire que la France était une nation exemplaire » investie d'une mission civilisatrice. Après la Première Guerre mondiale, « l'idéalisation de l'esprit provincial est omniprésente⁵⁰ » et cette « provincialisation » du sentiment d'identité française est toujours vivace⁵¹, comme en témoignent la popularité des maires et l'idéalisation de la campagne. Malgré le poids de la tradition centralisatrice, la « petite patrie » reste bien triomphante dans l'imaginaire collectif.

- 10 L'ouvrage de Lévi-Strauss *Tristes tropiques*⁵², paru en 1955, montre le caractère hardi et novateur de la pensée structuraliste : « L'extraordinaire impact du livre fut d'ébranler les représentations intellectuelles qui avaient dominé la pensée occidentale depuis les Lumières : la croyance en la supériorité de la civilisation européenne et en l'État-nation comme forme la plus aboutie de gouvernement⁵³. » *Tristes tropiques* ouvre une nouvelle voie intellectuelle, empruntée notamment par Frantz Fanon, qui dénonce le colonialisme dans *Les Damnés de la terre*⁵⁴ et lance un appel à l'universalisme. Sudhir Hazareesingh revient également sur la pensée structuraliste des années 1960 et met l'accent sur l'œuvre de Foucault, puis sur celle de Derrida. Il explique les modalités de la diffusion internationale de la *French theory*, puis s'attarde sur la pensée de Monnet et l'idée de confédération européenne⁵⁵. La seconde moitié du xx^e siècle voit également se développer l'antiaméricanisme, comme en témoignent l'action de José Bové et le débat sur la protection de la langue française contre l'anglicisation.
- 11 Malgré la disparition d'Albert Camus, puis de Maurice Sartre, figures de l'engagement intellectuel dont les idées et les mémoires sont inlassablement réactivées, les débats perdurent dans les années 1980 à Paris et les intellectuels deviennent eux-mêmes objet d'histoire. L'engagement sartrien se poursuit avec Bourdieu et est ravivé par l'activité controversée de Bernard-Henri Lévy. L'étude se poursuit avec les initiatives de Raymond Aron, François Furet et Pierre Rosanvallon, qui incarnent la période libérale des intellectuels. Cependant, le tournant du siècle est aussi un tournant conservateur et introspectif dont Baudrillard et Régis Debray sont les grandes figures. Les polémiques sont surtout vives autour des questions d'intégration, à l'instar de celle du voile, qui a tourné à la controverse philosophique. Fort heureusement, cette dérive conservatrice a suscité des réactions plus progressistes comme le montrent les initiatives de Pierre Rosanvallon et la publication de l'ouvrage du sociologue Michel Wievorka, *Retour au sens. Pour en finir avec le déclinisme* (2015)⁵⁶. Sudhir Hazareesingh fait cependant le constat du retrait regrettable des intellectuels de la sphère publique et de leur impuissance à contrecarrer l'essor du Front national⁵⁷, constat qui fait également l'objet de tribunes nombreuses depuis le début des années 2000⁵⁸.
- 12 L'histoire occupe également une place de choix dans la pensée française, et Sudhir Hazareesingh retrace l'histoire des écoles historiques françaises depuis 1815 de façon originale⁵⁹. Il rappelle que les questions posées par la Révolution trouvent des réponses dans les travaux des historiens libéraux du xix^e siècle, de Guizot à Tocqueville. En outre, il montre que l'écriture de l'histoire en France présente des caractéristiques propres à la pensée française : « Un penchant pour les grands schémas [...], l'idéalisation d'un groupe particulier perçu comme représentant l'expression la plus haute de la culture française [ici, la bourgeoisie] et un style à la fois cérébral et littéraire⁶⁰. » Se développe également une école républicaine représentée par Michelet et ses disciples, et selon laquelle l'histoire doit éduquer les citoyens. Elle triomphe sous la Troisième République, au cours de laquelle est parachevée « l'élaboration d'un récit national facteur de cohésion⁶¹ ». Avec *La Vie de Jésus* d'Ernest Renan (1860), « l'historien va se faire chercheur scientifique⁶² ». A

l'École méthodique succède celle des Annales, dont l'auteur souligne les contradictions. Il recontextualise ensuite la publication de la *Semaine sainte* d'Aragon (1958) et celle des *Mémoires de guerre* du Général de Gaulle (1954-1959), qui constituent, en 1958, une rupture avec la tradition des Annales. De surcroît, les *Mémoires* entretiennent le « mythe du résistancialisme⁶³ ». Cependant, à la fin des années 1980, les travaux de Robert Paxton lèvent le voile sur la collaboration. D'autres pistes de recherche s'ouvrent, « la période de Vichy, le second Empire, les colonies françaises [...] et l'histoire des femmes⁶⁴ », tandis que l'histoire politique regagne du terrain. Émerge également une histoire culturelle dans laquelle « la trame de fond demeure la question de la tradition républicaine moderne⁶⁵ », comme l'attestent les *Lieux de mémoire* de Pierre Nora (1984-1992). Cependant, « cette sanctification de la mémoire nationale a aussi été source de controverses⁶⁶ », notamment à cause de ses implications politiques. Finalement, l'auteur insiste sur les points communs de ces différentes écoles historiques, qui émanent toutes « de coterie extrêmement homogènes, toutes issues d'un petit groupe d'institutions parisiennes élitistes⁶⁷ », et sur leur proximité avec les élites politiques. Elles sont toutes fascinées par l'identité nationale, mais ce « gallocentrisme » limite l'influence des travaux tournés vers l'international et les approches comparatistes. « L'idée que le passé est une composante indispensable à la formation d'une identité collective⁶⁸ », parce que « la France se distingue par le fait que sa culture politique ne repose pas sur une référence à une identité ethnique commune⁶⁹ », est au cœur de la pensée française. La plupart des intellectuels semble donc avoir succombé à la tentation du roman national.

- 13 Le référendum de 2005, en consacrant la victoire de l'euroscépticisme, a symbolisé la résurgence des peurs et du repli. Pessimisme, nostalgie de la Troisième République et « déclinisme » favorisent les progrès du Front national. Les intellectuels français ont tendance « à traiter le problème du déclin en termes psychologiques et, par conséquent, à l'analyser comme un état subjectif plutôt que comme un problème à résoudre de façon empirique, en s'appuyant sur des faits et des statistiques⁷⁰ ». Ce débat fait ressortir une fascination proprement française pour la perte, l'aliénation et la mort. Hyperboles et affirmations apocalyptiques foisonnent, au détriment de solutions concrètes. En témoignent le pessimisme d'Emil Cioran et d'Alain Peyrefitte. Un autre thème des récits pessimistes est « la dégénérescence raciale de la nation française⁷¹ ». Les écrits d'Alain Finkielkraut, Jean-Marie Domenach et Michel Crépu expriment également le sentiment de déclin. En outre, le malaise culturel affecte la littérature française, qui se porte bien malgré son échec à attirer les lecteurs anglophones. Le malaise économique est un autre thème récurrent qui pose la question de la responsabilité de l'État⁷². Le déclin de l'éducation alimente également de nombreux débats et « il est frappant de constater que ce déclin de l'éducation n'est pas mis sur le compte d'un manque de ressources ou d'une faillite de l'institution, mais de causes idéologiques – nouvel exemple de raisonnement intellectualiste à la française⁷³ ». « La sensibilité pessimiste s'est également développée à gauche⁷⁴ », touchée par le repli et le négativisme malgré sa présence au pouvoir. Mais Sudhir Hazareesingh montre que le repli favorise surtout l'essor d'une conception ethnique de l'identité collective française, d'Eric Zemmour⁷⁵ à Lorant Deutsch, en passant par d'autres intellectuels moins médiatisés tels que Renaud Camus et Hervé Juvin. C'est enfin sur *L'Identité malheureuse* d'Alain Finkielkraut⁷⁶ que s'achève ce chapitre, pour montrer que « dans cette dérive vers un nationalisme xénophobe et larmoyant, Finkielkraut illustre à quel point le déclinisme ambiant a corrompu l'héritage rousseauiste et républicain de la pensée française⁷⁷ ».

- 14 En conclusion, malgré ce constat d'une morosité généralisée, Sudhir Hazareesingh se veut optimiste. « Les Français demeurent extrêmement attachés à leur culture⁷⁸ » et particulièrement à la lecture. Les intellectuels français restent présents dans la sphère publique et l'on constate une « offre croissante d'événements populaires et de produits culturels⁷⁹ ». Les Français sont pessimistes mais heureux. L'« eschatologie progressiste, ce mélange de rationalisme cartésien, de républicanisme et de marxisme qui avait dominé la mentalité des intellectuels pendant la majeure partie de l'ère moderne⁸⁰ », s'est cependant désintégrée : la pensée utopique régresse, les horizons sont plus étroits, sans pour autant que le goût français pour les grandes théories ait disparu. Il y aurait désormais un clivage entre une France confiante et une France anxieuse, auxquelles l'auteur donne une définition sociologique et culturelle et qui s'affrontent surtout sur la question de l'intégration des populations immigrées. Pourtant, cette intégration est une réalité indéniable⁸¹. Mais le « multiculturalisme modéré » n'apparaît pas encore dans le discours public parce qu'il se heurte au « mythe cartésien d'une identité nationale homogène, immuable et unie⁸² » : il y a donc dans la culture intellectuelle française un « écart entre les représentations et la réalité⁸³ ». Enfin, « la culture française est, à bien des égards, plus ouverte et transnationale que jamais⁸⁴ », comme l'attestent la renommée internationale de certains artistes français et les séjours des étudiants français à l'étranger. Toutes les grandes nations industrialisées connaissent la tentation du repli et des formes de déclin. Mais la pensée française, toujours empreinte de ses héritages, cartésien, rousseauiste, communiste ou gaulliste, traduit ce déclin et le discute en termes philosophiques. Ainsi, passionnés par les idées, les grands systèmes et l'abstraction, les Français restent « le plus intellectuel de tous les peuples⁸⁵ ».
- 15 La lecture de cet ouvrage conduit à prendre du recul sur les façons de penser à la française pour voir en quoi elles biaisent parfois notre lecture des faits de société. Le regard britannique apporte ici une distance bienveillante et dépassionnée, qui contraste avec l'essai polémique de Perry Anderson⁸⁶. C'est un ouvrage agréable à lire, une bonne synthèse, documentée par une riche bibliographie, qui rappelle les grands repères de l'histoire de la philosophie, ses figures, plus ou moins célèbres, et ses ouvrages de référence, et les rattache constamment à la problématique de l'ouvrage. Il s'adresse tant au grand public qu'aux intellectuels, ainsi qu'aux étudiants. Les historiens de la Révolution française apprécieront particulièrement la place dévolue à ce moment fondateur et la façon dont l'auteur montre que son héritage s'infiltré dans les moindres méandres de la pensée française.

NOTES

1. *On n'est pas couché*, France 2, émission du 6 février 2016.
2. p. 11.
3. p. 15.
4. *Ibid.*
5. p. 18.
6. p. 19.

7. p. 22.
8. p. 26.
9. p. 27.
10. Jérôme GRONDEUX, *Histoire des idées politiques en France au XIXe siècle*, Paris, La Découverte, 1998. Voir aussi les travaux de Jean Touchard, Philippe Nemo et Évelyne Pisier.
11. Voir les travaux de Michel Winock et de Jean-François Sirinelli. Pour une approche historiographique, voir François DOSSE, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003 ; voir également les travaux du Centre de Recherche en Histoire des Idées (CRHI) de Nice.
12. p. 43.
13. p. 47.
14. p. 52.
15. p. 54.
16. p. 62.
17. La place de Descartes dans la pensée française est aussi l'objet de l'ouvrage de François AZOUVI, *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale*, Paris, Fayard, 2002.
18. p. 75. Voir aussi Robert DARNTON, *La Fin des Lumières : le mesmerisme et la Révolution*, Paris, Perrin, 1984.
19. p. 88.
20. p. 95.
21. p. 100. Voir aussi *Alternatives économiques*, n° 359, *Changer le monde. 500 ans d'utopie*, juillet-août 2016, p. 69-92 ; *Manières de voir*, n° 112, *Le temps des utopies*, août-septembre 2010.
22. Pour une étude de la naissance de l'utopie comme programme politique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à travers Morelly, Mably et Babeuf, voir Stéphanie ROZA, *Comment l'utopie est devenue un programme politique. Du roman à la Révolution*, Paris, Classiques Garnier, 2015.
23. p. 112.
24. p. 112-113.
25. p. 133.
26. p. 138.
27. p. 142
28. *Ibid.*
29. p. 145.
30. p. 149.
31. p. 140.
32. p. 156.
33. p. 156-157.
34. p. 162.
35. p. 165.
36. *Marianne*, n° 994, *Gauche-droite, c'est fini ? Chiche !*, 29 avril-5 mai 2016, p. 12-25.
37. p. 170.
38. p. 180.
39. Voir Philippe DARRIULAT, *Les patriotes. La gauche républicaine et la nation (1830-1870)*, Paris, Seuil, 2001.
40. p. 185.
41. p. 186.
42. *Ibid.*
43. Voir ses autres ouvrages : Sudhir HAZAREESINGH, *La légende de Napoléon*, Paris, Tallandier, 2005 ; Sudhir HAZAREESINGH, *Le mythe gaullien*, Paris, Gallimard, 2010 ; ainsi que Didier FISCHER, *L'homme providentiel de Thiers à De Gaulle : un mythe politique en République*, Paris, L'Harmattan, 2009.

44. p. 192.
45. p. 203.
46. p. 207.
47. p. 211.
48. p. 214.
49. p. 220.
50. p. 232.
51. p. 233.
52. Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955.
53. p. 246.
54. Frantz FANON, *Les Damnés de la terre*, Paris, éditions Maspero, 1961.
55. Sur les Français et l'idée d'Europe, voir Christine MANIGAND, « La France face au choix européen », dans Sylvain Schirmann (dir.), *Penser et construire l'Europe (1919 - 1992). États et opinions nationales face à la construction européenne*, Paris, Sedes, 2007, p. 35-56.
56. Michel WIEVORKA, *Retour au sens. Pour en finir avec le déclinisme*, Paris, Robert Laffont, 2015.
57. p. 310.
58. Eric CONAN, « La fin des intellectuels français », *L'Express*, 2000. URL : http://www.lexpress.fr/informations/la-fin-des-intellectuels-francais_640537.html ; voir aussi les analyses de Serge TISSERON, « Les intellectuels d'aujourd'hui ont perdu toute prise sur notre époque », *Le Monde*, 6 octobre 2015. URL : http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/10/06/les-intellectuels-d-aujourd-hui-ont-perdu-toute-prise-sur-notre-epoque_4783739_3232.html, et Enzo TRAVERSO, *Où sont passés les intellectuels ?*, Paris, Ed. Textuel, 2013.
59. Guy BOURDÉ, Hervé MARTIN, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, 1983 ; Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France (19^e-20^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 2002.
60. p. 317.
61. p. 324.
62. p. 325.
63. p. 333.
64. p. 335.
65. p. 336.
66. p. 338.
67. p. 341.
68. p. 342.
69. p. 447.
70. p. 349.
71. p. 353.
72. Benoît MAFFEI, Noël AMENC, Jean-Hervé LORENZI, *L'impuissance publique : le déclin économique français depuis Napoléon*, Paris, Economica, 2009.
73. p. 359. André Legrand souligne à ce sujet le rôle des pesanteurs institutionnelles et idéologiques dans les difficultés à réformer l'Éducation nationale au cours de ces dernières décennies : André LEGRAND, « L'Éducation nationale, une institution rétive à la réforme ? », *Politiques et management public*, vol. 23, n° 1, 2005, p. 159-165.
74. p. 361.
75. Éric ZEMMOUR, *Le suicide français*, Paris, Albin Michel, 2014.
76. Alain FINKIELKRAUT, *L'identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.
77. p. 374.
78. p. 378.
79. p. 380.

80. p. 384.

81. p. 388.

82. p. 389.

83. *Ibid.*

84. *Ibid.*

85. p. 392.

86. Perry ANDERSON, *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française ; suivi de La pensée réchauffée, réponse de Pierre Nora*, Seuil, 2005.

AUTEURS

MARJORIE ALAPHILIPPE

Doctorante

Université de Poitiers